

DISPARITION DE MICHEL LACLOTTE (1929-2021)

Jean-Pierre Cuzin, ancien directeur du département des Peintures du musée du Louvre qui fut un proche collaborateur de Michel Laclotte, évoque pour *L'Objet d'Art* la personnalité et la carrière de cet immense conservateur, disparu le 10 août dernier, jour anniversaire de l'ouverture du musée du Louvre en 1793.



Michel Laclotte. Photo service de presse. © Jean-Pierre Couderc / Roger-Viollet

Michel Laclotte resta jusqu'au bout quelqu'un de simple et drôle, ayant plus que tout horreur de l'emphase et de l'hyperbole. Il savait allier un total enthousiasme dans ses engagements et une profonde modestie, avec même un sens, sinon un goût, de l'abnégation, au bénéfice du bien commun, c'est-à-dire de ce que nous appelons, nous fonctionnaires, le service public.

Il avait le goût et le sens de l'architecture (il souhaita tout jeune en faire son métier), un souci qui allait jusqu'à la parfaite présentation des œuvres, ce qui facilitait de fortes connivences avec les architectes, Gae Aulenti comme I.M. Pei, et aussi avec ceux, à tous niveaux, qui œuvrent sur les chantiers.

Il eut très tôt aussi le goût de l'art de son temps ; se ruinant, en 1950, en étant encore étudiant, pour de petits tableaux de Poliakoff et d'autres novateurs de l'abstraction, en même temps que son ami Jean Coural. Il resta l'ami des peintres, de Pierre Soulages à Avigdor Arikha. Largement international, il aimait la province française. Il mit dans

les années d'après-guerre, quand il travailla avec Jean Vergnet-Ruiz à l'inspection des musées de province, une belle ardeur à sillonner les musées français, avec cet intérêt qu'il gardera sa vie durant pour les enquêtes, les listes, les répertoires, les changements d'attribution, celui de compléter les collections, restaurer, présenter. Chez Michel Laclotte, quelque chose était resté joyeusement enfantin : on fait des listes, des répertoires, on collectionne les billes, puis les timbres, puis les tableaux. Historien d'art de premier plan, affectueusement couvé par Roberto Longhi comme par André Chastel, il fut un des grands « connaisseurs » européens entre les années 1950 et ces derniers temps, connaissant admirablement le XVII^e siècle français, devenant plus tard bon juge d'un XIX^e siècle très international avec l'entreprise du musée d'Orsay. Et l'un des magnifiques spécialistes, dans la suite de Charles Sterling, des Primitifs français, et dans celle de Longhi, des Primitifs italiens, selon une vision quelque peu « anti Berenson ». Avignon, cité papale, allait être bien sûr, entre France et Italie, son ter-



« Il aura su porter au plus haut degré d'exigence un des plus beaux métiers qui soient, souvent malmené aujourd'hui, le métier de conservateur de musée, en l'accomplissant dans tout ce qu'il signifie. »

La Pyramide du Louvre. Photo service de presse. © 2021 musée du Louvre / Nicolas Guiraud

rain d'étude privilégié : Enguerrand Quarton, Barthélemy d'Eyck et la difficile question des rapports entre le Nord, la Provence, la Sicile et Naples furent parmi ses sujets d'étude les plus chers.

Mais ce grand connaisseur du Moyen Âge eut également un vrai regard sur la fin du XVIII^e siècle et le XIX^e siècle européens, sachant très tôt acheter des œuvres de Füssli et de Friedrich pour le Louvre, de Burne-Jones et de Böcklin pour le musée d'Orsay, organisant des expositions pionnières sur l'âge d'or danois ou les romantiques russes.

Le Petit Palais d'Avignon, Orsay et le Grand Louvre

Michel Laclotte aura conduit de grands chantiers de musées, le Petit Palais d'Avignon, le musée d'Orsay dans l'ancienne gare de Victor Laloux, et surtout celui, mené contre beaucoup de forces contraires, dit du « Grand Louvre », qui conféra au musée une nouvelle vie, assurant sa respiration à ce qui est devenu le Louvre moderne, sauvé de la routine, de l'inconfort et des faux marbres.

Il sut déplaire. Avignon, Orsay, le Louvre horrifièrent certains. Il est vrai qu'il y favorisa une création exigeante, résolument contemporaine, dût-elle au début déplaire aux gens de goût. Il détestait en effet plus que tout dans les musées le type de présentation qui y était traditionnel : un meuble entre deux tableaux ou deux bustes sur un fond de velours, vous voyez ce que je veux dire.

On ajoutera une autre forme de courage. Il fut récompensé par une disgrâce, c'est-à-dire par l'éviction du Conseil artistique des musées, lorsqu'il fut amené à condamner le projet du « Louvre Abou Dhabi ». Il en fut blessé et ne le laissa pas paraître.

À son refus des muséographies conventionnelles s'ajoutait celui de ce qu'il appelait les « idées générales », c'est-à-dire toutes les belles phrases qui enveloppent les plus douteuses approximations, celles qu'une histoire de l'art « d'avant Chastel » pratiquait sans trop de honte. Il lui fallait, pour étudier des œuvres d'art, du précis, du professionnel, du factuel, les faits, les documents ; et avant tout, l'œil,

cette qualité indicible de jugement inégalement partagée qui permet d'identifier ce que les autres n'ont pas vu.

Il participa de façon déterminante à la création de l'Institut national d'histoire de l'art (INHA), ce vieux projet tant souhaité et tant différé. Dans cette entreprise, il privilégia certes l'aspect du connaisseur, celui du conservateur, mais primait avec lui l'idée de faire vivre largement l'histoire de l'art, en s'accordant avec les universitaires, sans exclusive, sans esprit de système, sans ostracisme.

Un autre de ses grands talents et de ses grands bonheurs résidait dans son approche de la restauration des tableaux. Il y mettait exigence, respect, goût, autorité quand il fallait trancher. Combien de restaurateurs lui doivent des échanges d'une vraie richesse qui témoignent de sa profonde attention à leur métier. Simplement de son amour de la peinture.

Atteint par l'âge, il sut garder, jusqu'au bout intactes, sa modestie et sa générosité, sans « construire un personnage », en se souciant d'abord et en premier lieu d'autrui. Il savait donner, il aimait à donner. Il offrit les quelques tableaux et dessins qu'il avait collectionnés à plusieurs musées français, bien répartis, pour que chacun soit content ! Reims, Avignon et d'abord Rennes, par fidélité à sa Bretagne natale. Le Louvre bénéficiant pour sa part d'une rare grisaille de Beccafumi, de ses livres, de sa documentation, de sa correspondance.

Son jugement sur les êtres était lucide, et souvent sévère. Mais jamais il ne souhaita blesser quiconque et son sourire restait bienveillant. Indulgent ? Il y avait chez lui quelque chose que l'on doit appeler la bonté. C'est une vertu qui n'est donnée qu'à quelques-uns. Et à tout moment il a souhaité donner aux plus jeunes confiance dans l'avenir. Il aura su porter au plus haut degré d'exigence un des plus beaux métiers qui soient, souvent malmené aujourd'hui, le métier de conservateur de musée, en l'accomplissant dans tout ce qu'il signifie.

« Monsieur Laclotte » nous a quittés ; inspirons-nous de son exemple et sachons interpréter son sourire.